

Éric Mansfield, *La symbolique du regard -
regardant et regardés dans la poésie antillaise
d'expression française (Guadeloupe, Martinique,
Guyane, 1945-1982)*

Paris, Éditions Publibook, coll. « Lettres et langues,
Lettres Modernes, Recherches », 2009, 630 p.

Thomas Demulder
Université Concordia

Au-delà du volume considérable de l'ouvrage, c'est l'audace de l'entreprise et des intentions qui retient d'abord l'attention. En effet, l'étude doctorale d'Éric Mansfield, soutenue en 2006, *a priori*, interpelle. Comme le sous-titre l'indique, l'auteur — lui-même poète et professeur de Lettres — propose de revisiter l'évolution de la poésie antillaise sur les trois territoires

(Guadeloupe, Martinique, Guyane française) et sur près d'un demi-siècle (1945-1982). Immense, cette entreprise a ceci de louable qu'elle propose de donner aux poètes antillais la place qu'ils méritent (dans les études universitaires, les travaux scientifiques et/ou sur les rayons des bibliothèques universitaires notamment). Le sujet est d'autant plus engageant qu'il est abordé sous l'angle du regard (de soi, sur soi, de l'autre, sur l'autre, etc.) dont la question — il suffirait de relire *Peau noire, masque blanc* (1952) de Fanon pour le confirmer — reste d'une importance considérable dans et pour la construction des champs scripturaires, des imaginaires et des sociétés antillaises.

D'emblée, l'ouvrage d'Éric Mansfield a donc de quoi surprendre. La lecture confirme cette impression. Plus de 600 pages consacrées à la poésie antillaise *postcoloniale* : autant dire une montagne de données et de références (historiques, littéraires, poétiques, biographiques, psychologiques et/ou théoriques). Une montagne, mais une montagne éprouvante, déroutante souvent. Car en dépit de la masse (considérable) de recherches et des innombrables lectures de l'auteur (la bibliographie est proprement gigantesque et, certainement, à réorganiser, p. 597-630), c'est en quelque sorte l'histoire d'un rendez-vous manqué.

Sans détours et dès les premières lignes des « préliminaires » (p. 15-16), l'auteur expose pourtant clairement ses objectifs :

Il s'agit de rendre compte de l'évolution de la poésie antillo-guyanaise, sur le segment chronologique 1945-1982. Pour rendre compte de l'évolution de la poésie sur ce segment périodique, il convient d'examiner l'évolution suivie au niveau du contenu des discours poétiques, mais aussi au niveau des

formes que prend le langage poétique dans ce discours. C'est une thèse dont la démarche visée est double. D'une certaine manière historique, et d'autre part, du point de vue formel, cette recherche s'inspire des méthodes de l'analyse poétique et rhétorique. Analyse historique sur le versant du contenu, et analyse textuelle rhétorique. Elle a également une dimension psychanalytique. Il s'agira de découper les étapes d'une évolution, les modalités, les segments. Le montrer pour chaque période, au niveau du contenu formel et de l'expression. (p. 15)

Si lesdites « méthodes d'analyses poétiques et rhétoriques » restent vagues, l'auteur affirme clairement ses intentions. Il veut « montrer l'évolution de la symbolique du regard, en tenant compte du regardant et du regardé » (p. 16), « faire référence aux auteurs, en montrant que le passé d'un peuple fait son présent, et peut faire imaginer son devenir, en mettant en lumière le choc perpétuel du passé et du présent en faisant référence aux œuvres, aux auteurs, au temps [...] que ce que l'auteur, aperçoit, perçoit, et vit de son pays réactive toutes les images internes de l'histoire de son peuple » (p. 15-16). C'est une analyse approfondie de l'évolution, de la place et du statut du regard dans les pratiques poétiques antillaises qui est envisagée, une approche plutôt originale qui, polyvalente, propose d'intégrer librement les analyses historiques, linguistiques, formelles, psychologiques, rhétoriques, etc. Une (re)lecture complète, donc.

Or, une fois la problématique annoncée, les attentes sont déçues (du moins les nôtres). Les œuvres et les auteurs se succèdent : Achard, Thaly, Duquesnay, Germain, Duplan, Baghio'o, Carbet, Gratiand, Maran, Saint-John Perse, Damas, Césaire, Niger, Glissant, Poulet, Restog, Monchoachi, etc. L'auteur se lance dans l'inventaire presque exhaustif des créations poétiques qui — dès la première partie (« Le regard

éloigné : la carte postale 1920-1939 »), qui commence avec l'éruption de la montagne Pelée (1902) — dépasse allègrement le champ chronologique fixé dans le titre et dans la problématique (1945-1982). Le lecteur découvre un vaste agglomérat de références historiques (littéraires, théoriques, sociales), d'indications biographiques exhaustives ou sommaires (p. 128 par exemple : « Poète guadeloupéen, né à Paris, L.G. Bourgeois a été très actif au sein de la Revue guadeloupéenne et de l'Office du tourisme »), de dates, de titres de recueils et de citations (poétiques ou théoriques) qui, elles, souvent très étendues, dissimulent mal la faiblesse (voire l'absence) des réponses ou, au moins, des réflexions personnelles sur le sujet. Comme, par exemple, dans la partie consacrée à la poésie de Saint-John Perse (p. 171-192) ou, mieux, dans celle consacrée aux poètes de la négritude qui, après de longues pages de reprises historiques, d'extraits ou de citations (p. 193-320), se termine par cette conclusion (deux lignes) : « Cette poésie incite à passer à l'action, à lutter plus radicalement contre le racisme. Ce mouvement littéraire de la négritude est marqué par l'inversion des valeurs, la violence et la virulence du propos. Ils affirment leur autonomie culturelle, leur liberté. » (p. 318)

Dès après les premiers paragraphes des « préliminaires » (p. 15-16), une impression de déjà lu s'empare du lecteur. La problématique aboutit (p. 17-29) à un rappel presque exhaustif des théories de Freud et de Lacan, qui constituent les principes d'analyse de l'auteur. Même anciennes, les références sont (sans doute) incontournables. Il n'est pas question de discuter ces choix. À condition de représenter une vraie construction intellectuelle, psychologie et littérature peuvent effectivement faire bon ménage. Mais sur cette quinzaine de pages consacrées

à établir la dimension « psychanalytique » de la méthode, pourquoi si peu de place (deux lignes, p. 36, où il est aussi question de Memmi) accordée aux réflexions de Fanon puisqu'on est aux Antilles et que celui-ci en a magistralement parlé dans *Peau noire, masque blanc* ? À ce niveau d'analyse, nous sommes, semble-t-il, en droit d'exiger (au moins) ce lien. En droit aussi, lorsque l'auteur se rattache au sujet (« Poétique antillaise », p. 39), d'attendre autre chose que des références à Platon, Aristote, Valéry, Hugo, Baudelaire, Claudel, Michaux, Du Bellay, Diderot, Montaigne, Lamartine, Musset, Artaud, etc., que le public universitaire (celui qui est visé) connaît bien et qui apportent peu à la connaissance de la poésie antillaise, surtout que l'auteur se contente le plus souvent de les énumérer, avec de timides allusions à la problématique initiale (« la symbolique du regard regardants et regardés »).

Sans transition, sans analyse poétique poussée et sans perspective réflexive soutenue, la lecture et, avant elle, l'écriture se perdent ainsi rapidement dans un marécage de noms d'auteurs, de recueils ou de poèmes plus ou moins bien choisis, de dates, d'indications biographiques ou historiques, d'extraits, de reprises, de citations (poétiques ou théoriques) et de passages « psychologiques » (souvent obscurs). Un flot d'informations plus ou moins pertinentes qui mène difficilement à la question du regard qui, paradoxalement, reste le plus souvent en surface, approximative. Les rappels à cette question consistent généralement à lister les champs lexicaux, à rappeler le nombre de fois où sont cités les mots « œil », « yeux » ou « regard » dans les recueils. Au sujet *D'azur et de sable* de Chambertrand (1961) par exemple, nous apprenons que « si l'œil est cité une fois dans le recueil, le mot regard est cité neuf fois, le mot yeux vingt fois » (p. 105). Dans *La terre où*

j'ai eu mal de Corbin (1982), « le mot yeux est cité dix fois dans le recueil » (p. 335). Souvent, l'analyse s'arrête là. Un tableau comptable (p. 226) ou des listes de « notions repérées » (p. 206-212 par exemple) peuvent aussi apparaître. Comme l'annonce la problématique, c'est surtout le « contenu des discours poétiques » qui retient l'attention de l'auteur. Celui-ci commente et/ou explique la plupart des textes répertoriés, mais il ne les analyse jamais vraiment, du moins pas comme que nous nous y étions préparés ; jugeant par exemple que, dans *L'Ombre de la falaise* (1971) de Corbin, « le mot neige est repris quatre fois », il note qu'« [o]n a l'impression d'une pesanteur. Faut-il fuir derrière l'horizon pour trouver les neiges. À la fin du poème la question est posée : « le vois-tu à l'horizon ? » (p. 333).

Ce qui, il faut le souligner, constitue une masse de travail considérable s'améliore sensiblement à partir du moment où l'auteur aborde les périodes plus contemporaines. Après de (longs) paragraphes sur l'histoire littéraire de la période en question, Éric Mansfield présente patiemment les auteurs, décrit ensuite l'organisation et le contenu des recueils, présente et commente/explique enfin (au moins) un poème des recueils en question. Guadeloupe, Martinique, Guyane. Dans l'ordre. Un à un. D'une manière presque hermétiquement cloisonnée. La « poésie féminine » précédant la « poésie masculine » sans que l'on puisse vraiment dire si, entre les différents pôles, il y a des liens, une manière particulière de regarder ou d'être vu, une intention et ou une manière complémentaire (ou opposée) de rendre le regard par et dans l'écriture poétique. L'exiguïté des réponses, des questionnements et/ou des réflexions personnelles finit par décourager la lecture. L'épaisseur des propos et des réflexions « psychologiques » s'ajoute aux propos

simplistes et réducteurs qui, souvent, servent de bilan. Le lecteur apprend par exemple que : « la réalité antillaise ne sera jamais la réalité française car les existences ne s'interrogent pas de la même manière et que la personnalité de la France n'est pas celle des Antilles » (p. 47). Ou que « le poète occupe une position médiumnique ou médiatrice qui lui permet de capter le souffle du monde » (p. 551). Rien ou si peu sur la « symbolique du regard », que « le mouvement créoliste fait preuve d'une intégration dans l'environnement local » (p. 575). Ou encore, dans le paragraphe final que « pour résumer en forme de synthèse on peut conclure que les œuvres dans ce qu'elles formulent d'absence, soulignent un manque semblable à une amputation identitaire » (p. 595), etc.

Bref, c'est surtout l'écart entre le titre, les objectifs annoncés et le résultat final qui pose problème. Plutôt que livrer une analyse détaillée et approfondie de l'écriture, de la fonction, de la force, de la qualité ou de l'ambiguïté du regard dans la poésie antillaise, l'auteur se contente malheureusement (de la première à la troisième section qui, elle, reprend et tente de rattraper les manques des sections précédentes, dans le même ordre et selon les mêmes principes) de compiler — selon des « segments chronologiques » discutables — les poètes qui, depuis (au moins) le début du siècle dernier, ont écrit depuis ou sur les Antilles. Ce qui, on le comprend, inclut les poètes (nombreux) qui sont simplement nés aux Antilles, ceux qui y ont séjourné en voyage ou en mission, d'autres qui y ont passé leur petite enfance et qui, une fois en métropole, ont écrit quelques poèmes sur ces lointains souvenirs, les poètes de la diaspora métropolitaine, etc. La variété des pôles proposés est intéressante. Mais sous une autre forme, avec des perspectives et des réflexions personnelles plus poussées et abouties (sur les

différents regards justement), des analyses pertinentes sur le regard dans le travail de création des poètes aussi. Ce n'est hélas pas le cas.

Au point de devoir admettre notre incapacité à discuter des idées, des perspectives ou des procédés d'analyses de l'auteur et, sans doute, la nécessité de changer de formule. Il faudrait bien sûr en discuter, mais en dépit de ce qu'annonce l'auteur dans la problématique (p.15-16), ce n'est pas véritablement d'un essai (ou d'une « thèse ») qu'il s'agit ici. Plutôt d'un incroyable rassemblement de données et d'explications de textes : un florilège de recueils poétiques (plus ou moins antillais) du vingtième siècle d'abord ; mais aussi vraisemblablement une compilation des meilleurs passages des anthologies précédentes (Corzani, Maximin, Sacotte, Antoine, Hoffman que l'auteur cite abondamment et qu'il donne dans la bibliographie p. 597) qui n'apporte guère plus que ses sources. Quelques références supplémentaires sans doute. Un travail très perfectible donc, avec ses forces (son souci d'exhaustivité, la rareté de certaines références), ses faiblesses (absence d'analyse et/ou de perspective, chronologie douteuse, absence de transition, de bilan et/ou de point de vue personnel) et ses longueurs (introduction, aspects historiques, théoriques, biographiques, citations, extraits). Une étude qui, avec des corrections (titre, organisation, coupures, réflexion et une orientation personnelle soutenue, transitions, bilans, analyses poétiques complètes, etc.), pourrait devenir une *autre* anthologie de la poésie antillaise du vingtième siècle.